



europa

revue littéraire mensuelle

**JOE
BOUSQUET**

**MAX-PHILIPPE
DELAVOUËT**

novembre-décembre 2023

Âgé de 21 ans seulement, le 27 mai 1918, alors qu'il est engagé dans les combats de la Première Guerre mondiale, **Joe Bousquet** (1897-1950) est blessé par un éclat d'obus qui touche sa colonne vertébrale et le contraint à mener désormais une vie immobile. Durant plus de trente ans qui lui restent à vivre, il composera une œuvre foisonnante, multiforme, dont la poésie constitue le noyau irradiant. Par l'écriture, il saura transfigurer une existence banalement tragique en un destin. Une écriture à la vérité singulière, qui est le lieu d'une obscurité et d'une incandescence qui, très tôt, ont situé Joe Bousquet, cet « homme d'Oc », au plus proche du romantisme allemand. Si cette œuvre à part devait susciter l'admiration de tant d'artistes et d'écrivains, la personnalité attachante de l'auteur lui vaudra des amitiés ferventes. C'est ainsi que sa chambre du 53 de la rue de Verdun, à Carcassonne, deviendra l'un des pôles magnétiques de la vie littéraire et artistique de son siècle. Il est temps aujourd'hui de relire, de redécouvrir celui qui écrivait : « Vous savez ce que j'ai voulu, à quelle place j'ai été introduit par le sort dans l'équipe poétique de ce temps : j'ai voulu forger un langage à moi, mais que tout le monde comprenne, et d'une parole confidentielle faire la voix de toutes les peines. »

Jean Gabriel Coscolluela, Alain Freixe, Paul Giro, Claire Paulhan, Joël Vernet, Aragon, Claude Le Manchec, Alexis Buffet, Joe Bousquet, Édith de La Héronnière, Thierry Gillybœuf, Stéphane Massonet, Serge Bonnery, Jean-Luc Bayard, Jean-Louis Clarac, Frédéric-Yves Jeannot, Mathieu Jung, Bernard Vargaftig, Gilles Plazy, Lili Frikh.

Max-Philippe Delavouët est l'une des grandes voix poétiques de notre temps et l'un des phares de la littérature d'oc au XX^e siècle. Né à Marseille en 1920, il a vécu toute sa vie au mas du Bayle-Vert, en lisière de Crau. Tout en cultivant les terres du domaine jusqu'à sa mort en 1990, il se consacra à la gravure, à la création graphique et à l'édition artisanale sur beau papier. Et surtout, il composa au fil des ans une œuvre fascinante, d'un « éclat dont peu de poètes sont capables », comme l'observa Philippe Jaccottet. Ne dérogeant jamais au choix du provençal, il publia toujours en regard de ses poèmes la traduction française assurée par ses soins. Dans son attention sensible au paysage humain, minéral et végétal, la poésie de Delavouët prend appui sur le monde concret que la parole élargit à une dimension cosmogonique et transcende à la fois par la vision mythique et par une assumption de la langue qui rend palpable l'écoulement du temps à travers les mots.

Jean-Yves Casanova, Max-Philippe Delavouët, Philippe Gardy, Céline Magrini-Romagnoli, Claude Mauron, Estelle Ceccarini, Clément Serguier.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

ISBN 978-2-351-50132-0



9 782351 501320

Le numéro : 22 €

SOMMAIRE

JOE BOUSQUET

Jean Gabriel COSCULLUELA	3	Joe Bousquet, notre extrême contemporain.
Alain FREIXE	7	Lire Joe Bousquet, aujourd'hui.
Paul GIRO	13	Deux passages d'une biographie.
Claire PAULHAN	25	Les rites secrets de la chambre de Carcassonne.
Joël VERNET	28	La nuit lumineuse.
ARAGON	32	Introduction à la vie héroïque de Joe Bousquet.
Joe BOUSQUET	49	Le tableau noir.
Claude LE MANCHEC	57	Sur l'écriture fragmentaire de Joe Bousquet.
Alexis BUFFET	71	Une « transparence qui chante ».
Joe BOUSQUET	84	Trois lettres inédites à Jean Cassou.
Édith de LA HÉRONNIÈRE	90	Les deux Joe.
Thierry GILLYBŒUF	109	Une écriture en hameaux.
Stéphane MASSONET	115	Mon corps, cette anagramme.
Serge BONNERY	121	« Infinir le fini ».
Jean-Luc BAYARD	127	« En levant les yeux ».
Jean-Louis CLARAC	136	Poésie fermée & poésie ouverte.
Frédéric-Yves JEANNET	142	La première vie.
Mathieu JUNG	149	Carqueyrolles.
Bernard VARGAFTIG	153	Le théâtre du ciel avec le sillage de l'éclair.
Gilles PLAZY	156	L'homme au cœur de cristal.
Lili FRIKH	160	Noir de vivre.

MAX-PHILIPPE DELAVOUËT

Jean-Yves CASANOVA	163	L'ombre infinie de la parole.
Max-Philippe DELAVOUËT	177	Danse de la pauvre Ensoleillée.
Philippe GARDY	184	Naissance d'un poète.
Céline MAGRINI-ROMAGNOLI	191	La symbolique de l'arbre.
Claude MAURON	209	Les villes de <i>Pouëmo</i> .
Estelle CECCARINI	219	Les livres du Bayle-Vert.
Clément SERGUIER	229	Le chemin d'Orphée.

CAHIER DE CRÉATION

Werner LUTZ	247	Depuis cet instant jusqu'à l'autre.
Eva Maria LEUENBERGER	252	Gorge.
Benjamin HOFFMANN	263	Santa Monica Bum.
Augustus YOUNG	272	Une saga rugby.

DIRES & DÉBATS

Claude LOUIS-COMBET	277	La phrase qui m'habite comme depuis toujours.
François MIGEOT	286	Pour une poétique de Claude Louis-Combet.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	291	L'art de la distance.
---------------	-----	-----------------------

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	297	Ici, sur la lande du sens...
-------------------	-----	------------------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEC	304	Expressionnisme pas mort.
----------------	-----	---------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	308	Un rapt au temps du Risorgimento.
----------------	-----	-----------------------------------

La musique

Béatrice DIDIER	311	Purcell à l'Université.
-----------------	-----	-------------------------

Les arts

Jean-Baptiste PARA		Animal politique.
--------------------	--	-------------------

NOTES DE LECTURE

321

POÉSIE

Pierre DHAINAUT, Caroline FRANÇOIS-RUBINO : *L'Art des nuages*, par Judith Chavanne.

Jean Marc SOURDILLON : *Aller vers*, par Michèle Finck.

Bruno GRÉGOIRE et Anne SEGAL : *Le Jardin et la Cible*, par Patrick Maury.

James SACRÉ : *Une rencontre continuée et Brouettes*, par Alain Freixe.

Hervé MICOLET : *Les Cavales. I*, par Guillaume Artous-Bouvet.

Auréliе FOGLEIA : *Lirisme*, par Michèle Finck.

Corinne RIPPES : *Quelque chose*, par Jean-Baptiste Para.
Mérédith LE DEZ : *Alouette*, par Hervé Carn.
Abdellatif LAÂBI : *La terre est une orange amère*, par Michel Ménaché.
Pierre-Yves SOUCY : *De si près, l'ici du corps*, par Yves Boudier.
Raphaël LAIGUILLEE : *Le Bel Âge*, par Michel Assedo.
Philippe MATHY : *Derrière les maisons*, par Hervé Martin.
Alain ROUSSEL : *Le Texte impossible*, par Michel Ménaché.
Alain FREIXE : *Ce qui vient au jour*, par Jean-Marie Barnaud.
Claude CAVALLERO : *L'Autre Langue des mots*, par Simon Boinnard.
Jean RENAUD : *67 compressions*, par Thomas Mercier.

ROMANS, RÉCITS

Ingo SCHULZE : *De braves et honnêtes meurtriers*, par Jean Guégan.
Mathilde RIBOT : *Un siècle de femmes*, par Jérôme Thélot.
Daniel BOURDON : *Orinoco*, par Patrick Werly.
Jean-Claude LE CHEVÈRE : *Une singulière trinité*, par Bernard Le Doze.
André DHÔTEL : *David*, par Michel Lamart.
Maurice MOURIER : *La Femme bue par l'aube*, par François Lescun.
Michel de LEOBARDY : *La Montagne-qui-fume*, par Marc Cheymol.
François SALVAING : *La Vérité sur la mort de l'ancien ministre*, par Michel Besnier.
Pascal LOVIS : *Terre hantée*, tomes 1 & 2, par Valéry Rion.

ESSAIS, DIVERS

Isabelle CAHN : *Bonnard*, par Pascal Dethurens.
Vittorio GREGOTTI : *Le Territoire de l'architecture*, par Thierry Vilpou.
Alain MASCAROU (dir.) : *Sublime et grandeur. Brèves études sur les romans de Didier Laroque*, par Caroline Cohen.
Rachel MAZUY et Denis PERNOT (dir.) : *Raymond Lefebvre. La révolution et la mort*, par Roland Roudil.

JOE BOUSQUET, NOTRE EXTRÊME CONTEMPORAIN

i. m. Geneviève Patau-Cahuzac

*Difficile était la vie. Heureusement, nous
connaissions son mal.*

Joe Bousquet

*L'homme répond de tout ce qu'il n'est
pas avant d'être le peu qu'il est.*

Joe Bousquet

Solitude non seule

Pétrarque

Joe Bousquet nous laisse des romans, des contes, des essais, un seul livre de poésie, mais aussi quelques livres inclassables : le cœur battant de son œuvre est dans cet ailleurs tout proche, ce sont ses lettres, ses carnets, ses journaux, dont certains sont encore inédits. Là est l'atelier, l'œuvre au quotidien, ouverte en continu, immanente, imminente, mais en même temps dans la venue du discontinu, du fragmentaire et de l'inachevé. Dans une vie retirée de la vie. Ou dans une vie secrète de la vie.

Dans les dernières années de son existence — il meurt à Carcassonne le 28 septembre 1950, âgé de 53 ans —, Joe Bousquet doute de la fiction, de la narration trop continue, de la pensée arrogante, en surplomb des mots, il doute des mots et du langage.

Il lui importe, avant tout, d'écrire la vie ou de vivre l'écriture, leur fusion. Ce doute, cette fusion ont lieu, sont à nu dans les cahiers, les journaux, les lettres : c'est un temps de veille, de nuit et de jour mêlés.

L'amour de la vie fut premier chez Joe Bousquet. Rares sont les écrivains qui à ce point portent la vie, le corps et les mots, leur incandescence, leur désir ; qui lient à ce point la présence et l'absence, la mort et la vie dans l'écriture et la pensée immédiates l'une à l'autre. C'est un *langage entier* qu'il cherche jusqu'au bout de la vie, lorsque brûle la vie, bordant la douleur, le mal, la souffrance. Une vie aporétique, mais pleinement vie.

Bousquet fut grièvement blessé au cours de la Première Guerre mondiale. Sa blessure est réelle. Elle n'est pas son seul réel. Il y a une vie impossible, impensable dans sa vie. Il y a surtout une vie inconnue dans sa vie. Elle reste incessamment à écrire, à chercher au plus vif du dénuement. Il vit « retiré jusqu'à l'invisibilité derrière la poésie la plus dépouillée, la plus nue, la plus silencieuse », selon les mots de Jacques Dupin.

Joe Bousquet avait été lié pendant quelques années aux surréalistes, cosignant les premiers tracts du groupe, puis il avait pris ses distances, sans rupture, tout en restant l'ami de certains d'entre eux, surtout de Paul Éluard et de Max Ernst. Si par certains aspects son écriture est en affinité avec le surréalisme, elle le dépasse à maints égards. Dans une lettre à Max Ernst, on relève cette phrase révélatrice : « Je ne travaille pas, je nais ». Il écrit la vie et il vit son écriture dans la porosité d'être et de n'être, de naître et renaître. « ... Cette grâce d'écrire à quoi je dois de vivre encore et où je me suis élevé au-dessus de mon sort, je la vois enfin se faire lumière au sein d'une autre existence », confie-t-il dans l'une des *Lettres à Poisson d'or*.

Dans les livres de Joe Bousquet, le plus souvent issus de ses cahiers, de ses journaux, de ses lettres — son chantier d'écriture —, où l'inachèvement s'inscrit, il n'y a aucune nécessité d'une narration continue, et encore moins d'une pensée ou d'une théorie trop suffisantes, disjointes de la vie. Plutôt s'expose-t-il à « l'invention d'une forme toujours plus inattendue », comme il l'indique en 1939 dans une lettre à Jean Paulhan. Bousquet n'a pas le désir d'une littérature pour la seule littérature, mais d'une vie de *persuasion*, selon le mot de Carlo Michelstaedter, où la vie, l'écriture ne sont que des commencements, un natal radical.

Le vivre, l'écrire se nouent dans l'espace de ses chambres de la rue de Verdun à Carcassonne ou de son domaine d'été à Villalier. Il est attentif « à ce qui dans l'air est le dénoué, le dénué, le nu », pour emprunter encore les mots de Jacques Dupin. Joe Bousquet, vivant, écrivant, prend corps *d'une autre vie*. Il fait corps avec ce qui advient, ce qui surgit, au moment même où il vit et écrit. « J'aurai suivi un chemin bien long pour comprendre que ma richesse c'était mon infirmité », confie-t-il à Ferdinand Alquié. Sa blessure, il en a fait part à plusieurs reprises, avait ruiné en lui « les sources de la vie ». Écrivant, il ose encore la vie, il prend ce risque. Dans son existence contrainte, endurée — « cette vie de chien que j'ai menée, les épaules collées au matelas », dit-il encore à Alquié —, il se tient ardemment à une vie et une écriture nocturnes, à une vie et une écriture diurnes — il y nomme la nuit et le jour sur leurs bords. Vivre, pour Joe Bousquet, c'est contre-vivre. Écrire, c'est *contre-écrire*.

On ne peut aimer son œuvre que si l'on y sent, non des réussites, mais des commencements.

Enfonce-toi dans ta vie. Sois la rencontre de la nuit et du jour jusqu'à détruire l'ombre frêle.

Ce que Bousquet lui-même hésite à nommer œuvre fait de lui notre extrême contemporain par son intensité, ses tensions. Son écriture sans cesse en commencements et recommencements ne répond-elle pas aux mots de son contemporain Ludwig Wittgenstein : « Imaginer un langage signifie imaginer une forme de vie » ?

Joe Bousquet, vivant et écrivant, cherche à « faire tressaillir en nous la nuit d'avant les yeux : connaître afin d'apprendre à ne pas connaître, nous irons jusque-là ». Il fait métier au final de ne plus rien savoir d'autre que sa nudité, que je nomme *nudité*, cette volonté radicale de faire nu avec la vie, le monde, l'écriture, cette volonté radicale de lumière ancrée toutefois dans un dualisme constant du noir et de la lumière : « Je suis le lieu de rencontre où la lumière est la proie du noir. [...] J'ai cependant découvert le soleil souterrain, le noir de source », écrit-il dans l'un de ses nombreux textes posthumes, *Le Pays des armes rouillées*.

Sa blessure est vie, mais vie *d'une autre vie* qui n'est en rien l'oubli de la première. Au cœur de la douleur et au cœur du mal, au cœur du noir, sa vie est faite de « gestes inoubliés » pour reprendre les mots d'Anne-Marie Albiach. Sa vie ? « Elle se revêt de toute la lumière dont je suis traversé, se traverse de sa nudité comme de l'aurore où mon imagination a ses sources. » Dans une lettre à Jean Paulhan, en 1945, il écrivait : « Cette ombre qui s'éclairait en descendant dans le noir — c'était inouï ». Et dans *L'Œuvre de la Nuit*, en 1946 :

Fais consister l'existence dans la force de passer outre à l'ensemble de ses conditions.

Le savoir hérité a compromis la lumière. [...]

La parole reste à créer, comme le bouquet de la nuit et du jour.

Dans sa traversée de vie et d'écriture, Joe Bousquet laisse ouvert son chantier, ses cahiers, ses lettres, ses essais et ses doutes, plus qu'il ne nous laisse des livres, même si nous le lisons aujourd'hui sous forme de livres. Et ce que dit María Zambrano semble écrit pour lui : « De là ce tremblement, cette indicible peur de ce que ces feuillets qui furent écrits soient considérés ou apparaissent comme un livre. [...] Cela, peut-être, parce que quelqu'un, dès lors qu'il se trouve dans l'obligation de naître, même s'il est déjà né, ne peut écrire un livre qu'à l'état naissant. En disant

ce qu'il a à dire, mais dans cet état où le "moi" retrouve son innocence. » La forme des livres, du livre, sans cesse cherchée par Joe Bousquet est dans cet état naissant.

« Dénudant la nudité », l'écriture, la pensée de Joe Bousquet restent à vif, imminentes, immanentes, incandescentes, radicales comme l'est sa vie : sa vie de voyou un temps, son engagement sur le front pendant la Grande Guerre, sa blessure, le refus de la commisération, la recherche d'une écriture séparée au final du surréalisme, de la narration trop continue et de tout surplomb théorique. Jusque dans son « noir de source », rien ne coule de source pour Joe Bousquet : ni sa naissance, ni sa blessure irrémédiable, ni sa vie même dans la tentation *d'une autre vie*, ni son écriture journalière à l'angle du discontinu, du fragment, de l'inachevé.

Jean Gabriel COSCULLUELA

Mes vifs remerciements à Serge Bonnery, Alain Freixe, Claude Le Manchec pour leur accompagnement, ainsi qu'aux ayants droit de Joe Bousquet pour leur aimable autorisation de publier des extraits du cahier inédit *Le Tableau noir*.